



**You have downloaded a document from  
RE-BUS  
repository of the University of Silesia in Katowice**

**Title:** La radiographie de la société québécoise contemporaine : losers, BS et voyageurs de Google Maps Document 1 de François Blais

**Author:** Ewelina Bujnowska

**Citation style:** Bujnowska Ewelina. (2014). La radiographie de la société québécoise contemporaine : losers, BS et voyageurs de Google Maps Document 1 de François Blais W: A. Czarnowus, J. Warmuzińska-Rogóż (red.), "Traverser les frontieres : melanges offerts au professeur Krzysztof Jarosz" (s. 59-79). Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIwersYTET ŚLĄSKI  
W KATOWICACH



Biblioteka  
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki  
i Szkolnictwa Wyższego

Ewelina Bujnowska

Université de Silésie

La radiographie de la société québécoise  
contemporaine :  
*losers*, BS et voyageurs de *Google Maps*  
*Document 1* de François Blais

Né en 1973, traducteur de profession, François Blais est l'un des romanciers les plus originaux de sa génération. Un oiseau rare sur la carte littéraire actuelle du Québec qui emploie concurremment le subjonctif imparfait et le joul et qui évoque Schopenhauer et *Hannah Montana* dans la même page (Bergeron 19). Comme l'affirme le romancier, il n'a pas grand-chose à dire de lui-même : « J'ai peu vécu, peu voyagé. Je vis entre Québec, où je réside, et Grand-Mère, en Mauricie, où j'ai mes racines. Je fais de la traduction alimentaire. J'écris » (Duchatel, « Génération bof, prise deux » 7). Auteur de sept romans, publiés à un rythme régulier d'un roman par an, il peut également se féliciter d'être deux fois finaliste au Prix des libraires du Québec (avec *Iphigénie en Haute-Ville* en 2007 et *Document 1* en 2013). Deux autres romans se sont aussi retrouvés sur la liste préliminaire du Prix des libraires du Québec (*Vie d'Anne-Sophie Bonenfant* et *La nuit des morts-vivants*, respectivement en 2010 et 2012) et la plupart de ses romans sont bien accueillis par le public et salués par la critique littéraire. François Blais s'est fait connaître en 2006 en publiant *Iphigénie en Haute-Ville*, roman par courriel, avatar du très classique roman épistolaire en vogue aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles

(Mottet 247). Depuis, ses livres ont pullulé : *Nous autres ça compte pas* est sorti en 2007, *Le vengeur masqué contre les hommes-perchaudes de la Lune* a été publié en 2008 et *Vie d'Anne-Sophie Bonenfant* a vu le jour en 2009. Puis ont suivi en 2011 *La nuit des morts-vivants*, en 2012 *Document 1*, un *road novel* original et finalement en 2013, *La classe de madame Valérie*.

### François Blais : « désillusion garantie »<sup>1</sup>

Les critiques soulignent surtout la qualité de la langue de François Blais, son ironie et son humour. Ses romans se délectent le sourire aux lèvres. Néanmoins derrière la façade du sarcasme et de la naïveté se cache une grande faculté d'observation. Les romans aux accents faussement légers posent sur le monde d'aujourd'hui un regard aiguisé, qui s'avère « tout sauf complaisant » (Boisvert en ligne). François Blais se distingue sur la carte littéraire du Québec d'aujourd'hui par son œuvre entièrement contemporaine, erronément légère et parfaitement décapante (Duchatel, « Génération bof, prise deux » 7). Pourtant l'écrivain est surpris que certains l'aient jugé cynique, voire nihiliste (Duchatel, « Génération bof, prise deux » 7).

Ce côté caustique lui vaut l'étiquette d'un écrivain comique. Il s'en plaint comme par moquerie en affirmant que c'est la raison pour laquelle il ne reçoit pas de récompenses — on ne lui prête pas de considération. « Quand j'essaie d'être profond, je deviens insignifiant. Mais ça doit être pour ça que je ne gagne jamais de prix, on ne me prend pas au sérieux. Je veux gagner le prix Ringuet<sup>2</sup>. Mais c'est quoi, au juste, le prix Ringuet ? » (Lapointe en ligne).

---

<sup>1</sup> Cette opinion sur les œuvres de François Blais vient de Danielle Laurin dans son article « François Blais et l'anodin au peigne fin » (voir la bibliographie).

<sup>2</sup> Le prix Ringuet, autrefois appelé le prix Molson, est attribué chaque année à un auteur pour un roman ou un récit jugé de très grande qualité par un jury

L'œuvre de François Blais est délibérément ancrée dans son époque, pleine de dérision mais à la fois lourde de critique sociale. Toutefois l'aspect abrasif de sa plume est tempéré par une dose de tendresse. Ce qui le préoccupe, c'est avant tout le monde ordinaire, le « vrai » monde. La réalité minable et drolatique l'emporte donc dans ses romans. Une fin heureuse ne le séduit pas autant et aux dires de l'écrivain, « ça ne marcherait pas dans [s]on esthétique », « une esthétique dans les tons de gris, où la vie suit son cours tranquillement et s'éclaire parfois du sauvetage d'un chien ou d'une soirée de beuverie » (Lapointe en ligne). Le romancier admet avoir voulu être plutôt terre à terre que sombre dans ses romans. « Si on prend trois journées dans la vie de n'importe qui, ça va sûrement être un peu plate. Ou un peu gris. J'ai essayé d'être, je ne sais pas, le plus réaliste possible... Mais pas sombre » avoue l'écrivain (Desmeules en ligne). Aux yeux de l'un de ses critiques, chez François Blais même la monotonie peut être trépidante et le romancier parvient à dégager l'improbable poésie de son époque (Bergeron 19).

## Une nouvelle génération

François Blais, écrivain dans la quarantaine, appartient à la génération post-Révolution tranquille, celle qui succède à la génération légendaire des baby-boomers, génération charnière qui a connu la mutation fondamentale de la société québécoise<sup>3</sup>. Ses héros s'avèrent donc de

---

composé de trois membres de l'Académie des lettres du Québec. Pour une liste exhaustive de prix littéraires décernés au Canada voir le glossaire dans *Antologia współczesnej noweli quebeckiej* (Krzysztof Jarosz et Joanna Warmuzińska-Rogóż (dir.). Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, Oficyna Wydawnicza Wacław Walasek, 2011), notamment les pages 283–289.

<sup>3</sup> Sur les changements générationnels entre la génération de la Révolution tranquille et la génération X voir Lamonde, Yvan. « Un changement de code

lointains successeurs de la «bof génération», une génération proche du romancier, celle qui tarde à entrer dans l'action. Comme le constate l'écrivain, il n'est pas fait pour agir: «Je vois des images du Darfour à la TV et je trouve ça *tough*, mais aller porter des sacs de riz, c'est pas pour moi » (Duchatel, «Génération bof, prise deux» 7).

Nous pourrions risquer l'affirmation que l'écriture de François Blais s'inscrit dans ce que d'aucuns appellent actuellement «la relève». Par son regard rivé sur notre époque, le romancier s'apparente aux jeunes auteurs comme Nicolas Dickner, Éric Dupont et Marie-Hélène Poitras. Responsable de la collection *Première Impression* chez Québec Amérique destinée avant tout aux nouvelles voix, Isabelle Longpré souligne cette préoccupation pour leur époque des jeunes écrivains dont les livres se publient à présent au Québec (Duchatel, «Éditeur cherche sang neuf» 19). On peut remarquer une rupture notable avec les générations précédentes car les jeunes auteurs «sentent chez eux un rapport au monde en prise sur l'époque, tout en étant universels» (Duchatel, «Éditeur cherche sang neuf» 19). Ils partagent également la même culture populaire: «ils ont la même culture télévisuelle de masse, c'est la génération vidéo» (Duchatel, «Éditeur cherche sang neuf» 18). On retrouve la même maîtrise de la culture populaire chez François Blais, qui pourtant se défend d'être un jeune auteur vu qu'«il est assez âgé pour avoir possédé un pyjama de Gary Carter et pour avoir envoyé un dessin aux *Satellipopettes*» (à propos de l'auteur sur le site des éditions L'instant même). Ses personnages jouent à *Phantasy Star II* sur Sega Genesis, sillonnent la Toile avec avidité, s'informent sur Wikipédia, voyagent virtuellement avec Google Maps, regardent des programmes au Canal Vie et lisent Schopenhauer, «toutes des activités totalement anti-littéraires» (Arsenault 32).

## Une petite tribu de *losers*

François Blais réécrit presque inmanquablement le même livre peuplé de « traîne-savates dotés d'une culture folle » (Tardif en ligne). Comme le reconnaît modestement l'auteur, c'est « peut-être par manque d'imagination, [qu'il] parle surtout de ce qu'[il] conna[ît] » (Lapointe en ligne). Ses personnages lui ressemblent et l'auteur avoue trouver des modèles dans son entourage (Duchatel, « Génération bof, prise deux » 7). Son microcosme se remplit de drop-outs, de *losers*, de personnages préoccupés par le Nintendo et accros aux jeux vidéo. Ses protagonistes vivent de petits boulots ou ils optent pour l'aide sociale et le farniente comme mode de vie, sont généralement asociaux en partageant une misanthropie commune. Durant leur temps libre, ils s'ingurgitent de jeux vidéo, de films de série B, de pizza, de bière et baignent pleinement dans la culture pop. Pourtant ils s'avèrent des lecteurs voraces et lisent des traités philosophiques (Nietzsche et Schopenhauer) en multipliant des références à la littérature moderne comme à la littérature classique.

Dans les sept romans de François Blais, nous pourrions retrouver le même type de personnages. Dans *Iphigénie en Haute-Ville*, deux trentenaires solitaires et mysanthropes, Iphigénie, étudiante en sciences de l'Université Laval, native de Grand-Mère et Érostate, un chômeur décrocheur, résidant du quartier Saint-Roch à Québec, vivent une relation via Internet sans jamais se voir ni parler. T. et Félonie, le couple du roman *Le vengeur masqué contre les hommes-perchaudes de la Lune*, décide de ne rien faire de leur vie une fois les études finies et vit en marge de la société jusqu'au moment où la fille a envie de vérifier si la vraie vie est semblable à ce qu'elle pense après la lecture des romans. De la même façon, Mitia et Arsène, le duo de *Nous autres, ça compte pas*, inspirés par la diffusion d'un reportage sur les sœurs cloîtrées, se décident à quitter un appartement à Québec et à s'installer dans un chalet en Mauricie afin d'y mener une vie d'ermite. *La nuit des morts-vivants* présente Pavel, employé de Maintenance des Chutes et Molie, « assistée sociale pas trop brillante et légèrement dépressive »

(*La nuit des morts-vivants* 107), qui vivent la nuit pour fuir les contacts avec autrui.

Cet immobilisme volontaire de bien des couples de François Blais correspond à celui d'André et Nicole de *L'hiver de force* de Réjean Ducharme, écrivain avec qui il se sent une parenté<sup>4</sup>. Pareils au couple ducharmien, soudés par une alchimie singulière, les héros de François Blais se situent en marge du système et vivent dans une sorte de « bulle d'indifférence » mais satisfaits de leur existence (Duchatel, « Génération bof, prise deux » 7). « [A]lucunement un rouage utile pour la société », bien des personnages de François Blais se révèlent tout à fait dysfonctionnels mais une sorte de Bougon inoffensif, ne faisant de mal à personne (Lapointe en ligne).

Même hors du monde, appartenant à la génération « presque 'gref-fée' sur Internet », née avec une souris plutôt qu'un livre entre les mains, les personnages de François Blais demeurent des amateurs de culture populaire (Haentjens 26). Cette génération des « enfants du deuxième millénaire » connaît parfaitement les nouvelles technologies. « Nintendo, Wii, I-Pod, I-Phone, My-Space, You-Tube, Facebook et autres inventions modernes » ne sont pour elle que des jeux d'enfants qui toutefois modifient considérablement leur rapport à la communauté (Haentjens 26).

D'après Philippe Mottet dans son article sur *Iphigénie en Haute-Ville*, le romancier n'a certes pas eu l'intention de communiquer une image de la société québécoise postmoderne ni de prendre position sur ce qu'elle est ou peut être. À son avis, François Blais a voulu inviter son contemporain, luttant avec les mêmes désillusions et les mêmes

---

<sup>4</sup> Le romancier nie parfois cette affinité en affirmant : « Je pense que le sujet [le rapport de son deuxième roman avec *L'hiver de force* — E.B.] n'aurait pas été abordé si je n'avais pas fait des références explicites à *L'hiver de force* dans *Nous autres ça compte pas*. En fait, Réjean Ducharme, je n'ai pas peur de m'en approcher parce que je sais que, même si je l'admire, son influence sur moi est presque nulle. Nos écritures sont à l'opposé l'une de l'autre. Lui, il est plein dans le lyrisme, la poésie et les jeux de mots. De mon côté, j'ai le style le plus antipoétique du monde. Même si je multiplie les clins d'œil à son univers, je sais que les similitudes vont rester superficielles et que je ne risque pas la contamination » (Arsenault 33).

joies, à « communier dans et par la littérature » (Mottet 254). Comme le remarque l'auteur lui-même, « [j]e n'ai pas de message à passer, rien à faire dire à mes personnages. Je ne suis pas comme d'autres écrivains qui attendent d'avoir quelque chose à dire pour écrire, pour qui c'est une question de vie ou de mort. Si j'avais attendu, je n'aurais jamais rien écrit ! » (Lapointe en ligne).

### *Document 1*

L'ouvrage qui nous intéresse plus particulièrement est *Document 1*<sup>5</sup>, sixième roman de François Blais, publié en 2012. Ce « bijou étincelant d'intelligence, savoureux, ironique, un jeu spirituel » (Greif, « *Document 1* François Blais » 33) a valu à l'auteur le Prix de création littéraire 2013 décerné par la Ville de Québec et le Salon international du livre de Québec et a été finaliste au Prix des libraires du Québec 2013 et au Prix des lecteurs émergents de l'Abitibi-Témiscamingue.

Par ce livre, François Blais donne un aspect original au *road-novel* et le transmue en une chronique riche en dialogues exquis. Le titre fait allusion à l'informatique, « c'est l'idée de Microsoft Word » (D1 99) « qui a pris sur lui d'intituler [l']œuvre *Document 1* » (D1 77), le nom que Microsoft Word attribue par défaut à un nouveau texte. Le roman s'amorce sur une note sombre en mettant en scène deux individus, une femme de trente-deux ans, Tess, comme *Tess d'Uberville*, et son ami du même âge, Jude, comme dans *Jude l'obscur* de Thomas Hardy, vivant à Grand-Mère en Mauricie, village natal de François Blais, connu de ses romans précédents.

Les deux personnages principaux mènent une vie tout à fait morne dans ce petit village près de Shawingan. Ils se déclarent eux-mêmes comme des gens qui ne font jamais rien. Tess et Jude n'ont pas grandes

---

<sup>5</sup> Désormais, les références à ce roman seront indiquées par le sigle *D1*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.



ambitions. Ils aiment voyager via *Google Street View* et comme l'explique la narratrice :

[f]aire du tourisme en pantoufles convenait parfaitement à notre nature. Les fois où on se disait que ça serait cool de partir pour vrai, de sentir sur notre peau le vent de Pimplico, de magasiner au centre-ville de Happyland, de se faire des amis à Dirty Butter Creek, on savait tous les deux que ça n'était que du pétage de broue sans conséquence, et d'ailleurs on prenait soin d'ajouter : « quand ça nous adonnera » ou « quand on aura les moyens ». Aussi bien dire jamais. (*D1* 24)

### Tess et Jude, spécialistes de *Google Earth*

Dans *Document 1*, François Blais revient aux personnages qui lui tiennent à cœur<sup>6</sup>, à savoir une « tribu de sympathiques flancs mous » (Tardif en ligne). Tess travaille dans une succursale de Subway, chaîne de restauration rapide où elle assemble des sous-marins tandis que Jude est prestataire de l'aide sociale, se contente d'encaisser une fois par mois un chèque de BS et il adore « casser du Boche et du Japonais » (*D1* 119) dans le jeu de réseau *Call of Duty: World at War*, sur son Xbox 360 sous son pseudonyme JudeTheObscur. Leur vie s'avère « aussi répétitive que les motifs d'un papier peint » (*D1* 104). Ils ressemblent donc à tous les autres couples qui foisonnent dans les pages des romans de François Blais. Ils sont maîtres dans l'art du voyage virtuel et s'amuse à parcourir le monde « à dos de souris ». Ils errent sans but à travers le monde — notamment à travers l'Amérique — grâce à *Google Earth*, *Google Maps* et *Bing Maps*, « cela pour des raisons qui seront expliquées

---

<sup>6</sup> François Blais : « Je me suis fait plaisir en revenant à mon monde 'normal'. C'est vrai que j'aime parler des *losers*. Mais *losers* selon qui, selon quoi ? » (Lapointe en ligne).

plus loin » (*D1 16*). À ces deux fainéants, Internet offre toutes sortes de possibilités de découvrir le monde :

On pouvait, par exemple, faire le tour de la Gaspésie en vingt minutes, planant au-dessus de la route 132, cliquant au passage sur les petites icônes signalant les images mises là par les contributeurs bénévoles. (Merci à JMRioux pour sa belle photo de la chute Querry, à Caplan ; à Simore, pour sa vue du quai de Bonaventure ; à Paul Langlois, pour nous avoir appris que Mont-Joli est la capitale mondiale des murs peints). (*D1 16*)

Durant ses voyages virtuels, Tess déniche par exemple toute une panoplie de toponymes surprenants : Nameless au Texas, Hell au Michigan, You Bet en Californie, Uncertain au Texas, Why en Arizona, Chicken en Alaska, Boring en Oregon et ainsi de suite<sup>7</sup>. Elle perd également son temps à recenser tous les villages aux noms alimentaires tels Cheesecake, Chocolate Sandwich, Ontiontown, Oatmeal et Two Egg où on pourrait aller s'enivrer « dans quelque bar local jusqu'à ce qu'on trouve le courage de leur faire remarquer qu'il manque le 's' à Egg » (*D1 144*). Le couple donne la préférence aux villages portant des noms idiots car, comme le souligne la narratrice, « vraiment, ces messieurs des États-Unis ont le chic pour les noms à coucher dehors » (*D1 13*).

En disposant de beaucoup de temps libre, les deux personnages s'adonnent à des recherches idiotes sur Internet (« on a un faible pour les informations pas très utiles », *D1 34*) et s'y consacrent avec pas-

---

<sup>7</sup> La narratrice cite tout un arsenal de noms ahurissants : « Coupon, Elephant, Unicorn, Comfort, Finger, Frog Jump, Defeated, Double Trouble, Good Intent, Loveladies, Perfection, Purchase, Burnt Chimney Corner, Duck, Elf, Hairtown, Lower Pig Pen, Upper Pig Pen, Meat Camp, Othello, Poor Town, Pope Crossing, Spies, Brilliant, Coolville, Dull, Liars Corner, Loveland, Pee Pee, America, Box, Cemeter, Chance, Frogville, Okay, Pink, Poop Creek, Remote, Sweet Home, Dynamite, Index, Triangle, Zaza, Domestic, New Discovery, Zulu, Ginseng, Hell for Certain, Hippo, King Arthur's Court, Satan's Kingdom, Krypton, Lovely, Miracle, Normal et Ordinary » (*D1 22–23*).

sion. Adeptes des voyages virtuels consistant à se permettre de dériver sur *Google Maps* et à zoomer sur les hameaux, ils s'abreuvent de toutes sortes d'informations trouvées par exemple via Wikipédia. C'est le cas du village Des Moines en Iowa où, comme nous enseigne la narratrice, les bornes-fontaines sont jaunes, « un renseignement crucial de plus à occuper de l'espace de stockage dans nos cerveaux » (D1 17). Il est de même dans un autre passage consacré cette fois à la ville de Cozad :

[U]n nom accroche notre regard : Cozad. « C'est quoi ça, Cozad ? » demandons-nous à Wikipédia, qui nous répond dare-dare qu'il s'agit d'une ville du comté de Dawson comptant 4 163 habitants (selon le recensement de 2000), dont la principale particularité, sinon la seule, est d'être située pile-poil sur le centième méridien. Un immense panneau à l'entrée de la ville signale le fait. On double-clique sur un point au hasard dans Meridian Street, simplement par acquit de conscience, en se disant que les gens de Google Street View n'ont sûrement pas poussé le zèle jusqu'à photographier les rues de Cozad. Eh bien crois-le ou non : ils y ont été ! (D1 17–18)

La fille surfe aussi avec plaisir sur le site Family Watch Dog [www.familywatchdog.us](http://www.familywatchdog.us), « un service permettant aux citoyens américains de savoir s'ils ont dans leur voisinage des personnes ayant déjà condamnées pour des crimes sexuels », étant « une façon amusante et instructive de découvrir l'Amérique » (D1 14).

### Des Jack Kerouac à la François Blais : Bird-in-Hand

Un jour, Tess et Jude ont l'idée de faire des Jack Kerouac d'eux-mêmes et rêvent de partir à l'aventure. Ils choisissent un bled américain, Bird-in-Hand en Pennsylvanie comme leur destination. « Ce n'est

pas pour faire mon intéressante, mais je pense que Jude et moi on est malheureux. L'envie de partir est certainement le symptôme le plus commun du malheur » (D1 9) constate Tess, tandis que Jude affirme qu'ils sont « trop insignifiants pour être malheureux » (D1 74). Et pourquoi s'intéressent-ils justement à Bird-in-Hand ? La réponse vient de Tess : « Ça, lecteur, c'est une excellente question. [...] Je mentirais si je disais qu'il s'agit d'une décision rationnelle. En fait, la réponse qui me vient spontanément est : "parce que" » (D1 37). Ils trouvent donc leur direction par hasard dans une liste de villes aux noms bizarres répertoriées sur Internet. D'autant plus que les deux voyageurs établissent leur « barrière psychologique à mille kilomètres » de leur domicile, assez loin pour se sentir ailleurs, mais encore suffisamment proche pour éviter la crise de panique (D1 38). Bird-in-Hand en Pennsylvanie se trouvant à neuf cent quatre-vingts kilomètres de Grand-Mère s'avère une direction idéale pour les spécialistes de promenades virtuelles :

Si l'on en croit les gens de Google Maps (et personnellement je les tiens pour infaillibles), cela prend exactement neuf heures et quarante-sept minutes pour se rendre à Bird-in-Hand en voiture. Bien sûr, ils ne tiennent pas compte dans ce calcul des pauses-pipi ni du fait que tu vas peut-être arrêter casser la croûte à Albany, mais comme ils s'imaginent que tu respectes scrupuleusement les limites de vitesse, ceci compense pour cela. (D1 31)

Afin de financer leur expédition, ils conviennent de rédiger un livre, un *road novel* subventionné par le Conseil des Arts du Canada, persuadés que le gouvernement accorde des subventions pour à peu près n'importe quoi.

On s'est creusé la tête pour essayer de trouver un moyen de faire apparaître quinze mille dollars, mais on est trop lâches pour donner un coup de collier, on est trop impatients pour économiser, on est trop pleutres pour dévaliser une banque et on est trop cons pour monter une arnaque, ça fait qu'on a décidé de se tourner vers l'État. (D1 75)

Pour obtenir une bourse d'aide à la création<sup>8</sup>, ils demandent de l'aide à Sebastien Daoust, docteur en littérature, auteur de romans aussi abscons qu'obscurs, le seul écrivain à avoir déjà publié qu'ils connaissent, en plus amoureux de Tess. *Document 1* est donc le récit de la préparation de ce voyage où ils se partagent la tâche de nous écrire leurs différentes étapes avant le grand départ car, comme l'explique la narratrice, « [p]lutôt que de simplement relater notre voyage, le récit couvrirait également la période des préparatifs, comme ça on n'aurait pas besoin d'attendre d'être revenus de Bird-in-Hand pour s'atteler à la tâche » (D1 78). Ils aspirent même à « écrire un vrai livre, un bon livre, assez bon du moins pour tomber dans le un pour cent qui sont acceptés, et l'année prochaine à la même date [ils vont] se retrouver dans le présentoir de Clément Morin » (D1 78).

### Écrire un *road novel*

Selon Richard Boisvert, *Document 1* constitue d'une certaine manière un archétype de tout ce dont un jeune auteur a à prendre garde, à commencer par le titre, peu accrocheur, et pouvant même être ignoré par les moteurs de recherche (Boisvert en ligne).

Si le lecteur s' imagine avoir trait à un roman comme *Sur la route* de Jack Kerouac de 1957, *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin publié en 1984 ou plus contemporain *Asphalte et vodka* de Michel Vézina sorti en 2005, il s'y trompera. L'essentiel d'un roman-route<sup>9</sup> — le cours des événements se confondant au tracé d'une route, le fait d'être en route

---

<sup>8</sup> Il est intéressant de noter que pour *Document 1* François Blais a remporté une bourse de 5 000 \$, la première bourse de sa jeune carrière.

<sup>9</sup> Remplacés par le *road book* et le roman de la route, le *road novel* et le roman-route n'apparaissent pas dans les textes de Jean Morency ni dans le collectif publié par Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt, ni chez Jean-François Chassay (voir la bibliographie).

vers un quelque part (Monette 30) — n'apparaîtra pas dans le livre de Tess et Jude.

Dans son article « Un voyage à travers les mots et les images. Sur la piste des romans de la route au Québec », Jean Morency rappelle que le *road-book* québécois contemporain est un sous-genre romanesque qui s'est imposé dès le début des années 1960 en tant que courant majeur et qu'il alimente depuis des décennies la production littéraire au Québec (Morency, « Un voyage... » 20)<sup>10</sup>. Le chercheur mentionne quelques thèmes récurrents du roman de la route, notamment la désintégration de l'unité familiale soulignée par la solitude de l'individu ou par le caractère autarcique du couple, une attitude de réaction plutôt que d'action caractéristique des personnages le plus souvent masculins, une forte identification au moyen de transport ainsi que la flagrante absence des femmes (Morency, « Un voyage... » 19). Traditionnellement dans ce type de récit, les protagonistes se métamorphosent, des sédentaires deviennent nomades et le fait d'entreprendre un voyage identitaire leur permet de découvrir une voie dans la vie (Morency, den Toonder, Linvelt 7).

Le récit de voyage de Tess et de Jude s'avère pourtant différent. À première vue, il serait difficile d'y voir un roman dans le sillage du

---

<sup>10</sup> Dans ses analyses du roman québécois de la route, Jean Morency cite toute une liste de *road books* publiés au Québec depuis les années soixante du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle : *Éthel et le terroriste* (1964) et *Pleure pas, Germaine* (1965) de Claude Jasmin, *De quoi t'ennuies-tu, Éveline ?* (1979) de Gabrielle Roy, *Le voyageur distrait* (1981) de Gilles Archambault, *Les faux fuyants* (1982) de Monique LaRue, *Volkswagen blues* (1984) de Jacques Poulin, *Le premier mouvement* (1987) de Jacques Marchand, *Vendredi-Friday* (1988) d'Alain Poissant, la « trilogie américaine » publiée entre 1989 et 1992 par François Barcelo (*Nulla part au Texas, Ailleurs en Arizona et Pas tout à fait en Californie*), *Dessins et cartes du territoire* (1993) de Pierre Gobeil, *La tournée d'automne* (1993) de Jacques Poulin, *Petit homme Tornade* (1996) de Roch Carrier, *Carnets de naufrage* (2000) et *Chercher le vent* (2001) de Guillaume Vigneault, *Le joueur de flûte* (2001) de Louis Hamelin, *Table Rase* (2004) de Louis Lefebvre, *Fugueuses* (2005) de Suzanne Jacob, *Nikolski* (2005) de Nicolas Dickner (Morency, « Un voyage... » 21–31 et Morency, « L'inscription de la Charte canadienne des droits et libertés... » 96).

Franco-Américain Jack Kerouac<sup>11</sup> ou des romanciers québécois comme Jacques Poulin ou Guillaume Vigneault. Les deux auteurs en herbe écrivent leur *road book* autrement en dépassant les frontières du genre. Il n'y a pas de véritable voyage (excepté quelques promenades virtuelles et excursions « en Chevrolet Monte Carlo à Sainte-Anne-de-la-Pérade et autres lieux circonvoisins », D1 134), il manque d'évolution de personnages, même pas de moyen de transport auquel on pourrait s'identifier. Bref, c'est un *road-novel* très original.

Déterminée à s'acquitter bien de sa tâche, à savoir écrire un roman bon à être publié, Tess consulte l'expert, Marc Fisher, auteur des best-sellers et son guide, *Conseils à un jeune romancier*, ouvrage du type *Écrire un roman pour les nuls*. La narratrice tente à sa manière d'appliquer toutes les suggestions adressées par le gourou de lettres aux jeunes écrivains.

Suivant la recommandation selon laquelle présenter les personnages est d'une importance primordiale, Tess « ne possédant ni le métier ni la diabolique habileté du Maître » (D1 27) se résout à se faire connaître « tout d'un bloc ». Finalement la femme propose que « pour les besoins de la cause », le lecteur lise un questionnaire complété par la narratrice « sous ses yeux » : « on va faire comme si tu étais mon ami, ça va être weird. La plupart des questions sont un peu idiotes, aussi je t'en ferai grâce. Mais il paraît que les réponses devraient t'aider à mieux me cerner » (D1 28). Le questionnaire, déniché évidemment sur Internet, « Aidez vos amis à vous connaître », comme nous informe la narratrice,

---

<sup>11</sup> Aux dires de Jean-François Chassay, cet auteur américain d'origine canadienne-française fascine depuis longtemps les Québécois. Certains critiques au Québec, surtout dans les années 1970 et 1980, ont voulu voir en lui un écrivain québécois (Chassay, *L'ambiguïté américaine* 67–71). En octobre 1987, on a organisé à Québec « Rencontre internationale Jack Kerouac » où la question de la « québécoité » de l'écrivain a été largement étudiée (Chassay, *L'ambiguïté américaine* 70). Il convient de mentionner que le nom du romancier écrit à la française, Kérouac, figure dans certains documents consacrés à cet événement et à l'écrivain lui-même (par exemple *Un grand homme : Jack Kérouac à la confluence des cultures* sous la direction de Pierre Anctil, Louis Dupont, Rémi Ferland et Eric Waddell sorti en 1990).

«provenant de [www.sedecouvrir.fr](http://www.sedecouvrir.fr) complété par Tess pour l'édification du lecteur» (D1 28) contient une cinquantaine de questions que la narratrice ne prend pas soin de citer. Certaines sont assez faciles à deviner du type «32 ans», «Je ne sais pas exactement. Quelque chose comme 5 pieds et 4», «Grand-Mère» ou «Texas chainsaw massacre», «À la recherche du temps perdu» et «I Think We're Alone Now», d'autres plus bizarres comme «De la sonnette de la porte», «Un barb wire autour du bras ou un slut stamp dans le bas du dos, comme tout le monde» et «Je fais bouillir l'eau pour le café». Les lecteurs doivent être très patients et attendre presque quatre-vingt-dix pages (quatre-vingt-sept pour être plus précis) pour pouvoir connaître les questions du test dans le chapitre 21 intitulé «Présentation de Jude» intercalé dans «Deuxième partie par Jude»<sup>12</sup>.

En vue de s'aider à rédiger un roman à succès, elle fait aussi une recherche exhaustive et infructueuse sur les politiques éditoriales des maisons d'édition québécoises où elle pense trouver une bonne recette pour un best-seller. Elle visite des sites tels que [www.editionsboreal.qc.ca/fr-index.php](http://www.editionsboreal.qc.ca/fr-index.php), [www.instantmeme.com](http://www.instantmeme.com), [www.quebec-amerique.com](http://www.quebec-amerique.com), [www.septentrion.qc.ca](http://www.septentrion.qc.ca) et quelques autres avant de capituler et de constater qu'on n'y trouve rien sur les qualités littéraires recherchées. Une critique pertinente du milieu éditorial québécois s'en dégage.

### Veni, vidi... à l'américaine

Nos deux protagonistes désirent effectuer un périple, mais les lecteurs espérant lire le récit des préparatifs à une exploration du nouveau territoire seront déçus. Tess et Jude ne pensent pas à découvrir un nouveau paysage ou à visiter un monument local. Leurs ambitions se limitent à voyager à l'américaine : se déplacer en voiture, manger, boire

---

<sup>12</sup> Les lecteurs curieux de connaître les questions sont priés de consulter les pages 115—118.



et faire des courses. Cette volonté de faire un périple à l'américaine culmine dans *Document 1* au moment où la narratrice propose de faire un « voyage thématique » et visiter les centres commerciaux américains. « Par exemple, descendre en Pennsylvanie, à King of Prussia, là où se trouve le deuxième plus grand centre commercial des États-Unis. (On parle ici de deux cent soixante kilomètres carrés de surface de vente, ce qui est juste un peu plus que la superficie du Luxembourg) » (D1 141). Ce voyage pourrait englober quelques grandes surfaces américaines comme Bloomington au Minnesota connu pour « LE plus vaste centre commercial des États-Unis, le fameux Mall of America, avec ses trois cent quatre-vingt-dix kilomètres carrés (la Norvège), répartis en plus de cinq cents boutiques (bientôt neuf cents) » (D1 142) où « [c]omme on aurait encore le King of Prussia Mall frais à la mémoire, on pourrait faire des comparaisons, dire des affaires comme : « Ouais, c'est vrai que c'est plus gros qu'à King of Prussia, mais me semble que c'est moins bien arrangé » ; « il y a plus de boutiques, c'est vrai, mais le manger était meilleur en Pennsylvanie » ; « Ouin, on est loin des Galeries du Cap », etc. » (D1 142). Le parcours pourrait se terminer en Alberta au Canada où on trouve le plus grand centre commercial en Amérique du Nord, le West Edmonton Mall offrant « cinq cent soixante-dix kilomètres carrés de surface (pas tout à fait le Kenya, mais presque) » (D1 142). Après avoir participé à cette « ultime orgie de magasinage », le touriste pourrait s'engager sur la Transcanadienne « et hop ! à la maison, avec de quoi à raconter jusqu'à la fin de nos jours » (D1 142).

Comme le remarque Jean-François Chassay quant au roman québécois version américaine, nous ne sommes plus dans le village global de Marshall McLuhan, mais bien dans le « Global Shopping Center » (Chassay, « Reflets des États-Unis dans le roman québécois » 16)<sup>13</sup> où les gens sont constamment stimulés à passer à des niveaux plus éle-

---

<sup>13</sup> Le terme de Marshall McLuhan souvent utilisé pour caractériser la société contemporaine se voit remplacer par l'expression du sociologue Todd Giltin dans son « Hip-deep in Post Modernism » *The New York Times Book Review*, 6 novembre 1988 (Chassay, « Reflets des États-Unis dans le roman québécois » 16).

vés de consommation (Chassay, « Reflets des États-Unis dans le roman québécois » 17).

*Document 1* de François Blais reflète cette nouvelle réalité sociale, à l'ère des médias électroniques, grâce aux personnages ordinaires transformés en auteurs d'un récit original, étant de purs produits de leur génération. Cela permet de mieux cerner et comprendre le nouvel espace social et culturel, univers dans lequel la même signification acquièrent les activités telles que « planifier une soirée cinéma, revenir du club vidéo avec *L'enfer des morts-vivants* et *Jules et Jim*, les écouter coup sur coup, les commenter dans les mêmes termes, trouver les deux *hot* en ostie ; de la même manière, ranger dans les meilleures comédies *Tartuffe* et *Y-a-t-il un pilote dans l'avion* ; citer indifféremment Cioran ou Moose Dupont, etc. » (Arsenault 28).

Selon Hans-Jürgen Greif, les romans de François Blais nous introduisent dans le « posthumain »<sup>14</sup>, où l'homme ne se trouve plus au centre de l'intérêt et perd son importance. Pour lui, François Blais montre les effets pernicioseux du système où les réfractaires sont relégués dans la catégorie des marginaux et réduits au silence (Greif, « Les yeux fertiles... » 175). Les personnages de François Blais se placent dans cette minorité par rapport à la majorité conformiste.

D'après Jean Morency, « [l]es romans de Kerouac, entre autres, ont contribué à relancer le genre du *road movie* et à l'orienter vers l'expression d'une nouvelle réalité sociale et culturelle, beaucoup plus individualiste que celle qui était exprimée dans les premiers films, qui accordaient une grande place à l'expression de la communauté » (Morency, « Un voyage... » 18). En égard à cette caractéristique, on pourrait constater que l'original *road book* de François Blais remplit d'une certaine manière sa fonction : il montre une nouvelle réalité, encore plus individualiste que celle des années 1950 peinte par l'auteur américain, une société dans laquelle un voyage n'est plus considéré comme un simple déplacement et le récit de voyage ne se limite pas à présenter les aven-

---

<sup>14</sup> Le terme a été inventé par Michel Benasayag médecin français d'origine argentine, philosophe et psychanalyste pour désigner l'évolution et l'orientation de la société occidentale (Greif, « Les yeux fertiles... » 173–175).

tures et les expériences vécues au cours d'un trajet. Dans ce roman de la route étrange, il n'a pas d'exploits ni d'aventures des héros pendant lesquelles le lecteur retiendrait son souffle. Rien que « les petits riens » (Lapointe en ligne), le quotidien si cher à la littérature contemporaine (Audet en ligne). François Blais s'inscrirait donc dans l'actuelle tendance du roman contemporain où le quotidien devient une matière narrative de prédilection, à partir de laquelle bien des romanciers racontent des histoires sans événements notables (Décarie en ligne)<sup>15</sup>. Tout s'y joue autour de faits et de gestes sans importance. Pour René Audet, qui examine le quotidien et la narrativité,

[s]i l'on considère d'abord que le récit (entendre : un récit réussi) suppose le surgissement d'un élément insolite ou inattendu dans une situation donnée (les structuralistes parlaient d'un état appelé à se transformer), on ne peut que remettre en doute le potentiel transgressif de l'*ordinaire*, dont la continuité, tranquille écoulement dans le sablier, tend à se définir par l'absence de pics, de moments saillants [...]. Cette attente de l'inattendu dans le récit s'inscrit difficilement dans l'exercice de la peinture de la vie courante, qui se caractérise justement par l'absence de singularités ou de faits marquants. (Audet en ligne)

Peut-être cette absence d'événements intéressants et même de voyage dans le roman de la route de François Blais serait l'un des signes des changements qui se sont opérés dans le roman et la société québécoise des dernières années.

---

<sup>15</sup> Voir par exemple le premier numéro de *temps zéro* de 2007 qui s'y est consacré, intitulé « Raconter le quotidien aujourd'hui » en ligne <http://tempszero.contemporain.info/document68>.

## En guise de conclusion

La simple expérience lui avait appris  
qu'une chose vaut mieux encore que  
de mener une vie droite, c'est de ne  
point vivre.

Thomas Hardy, *Tess d'Urberville*

Le rire vient toujours d'un malenten-  
du. Si l'on regarde comme on doit le  
faire, il n'y a rien de comique sous le  
soleil.

Thomas Hardy, *Jude l'obscur*.

Les deux citations mises en épigraphe qui ouvrent *Document 1* sont tirées d'œuvres de Thomas Hardy et résument la conception du romancier. Contrairement à Jude Fawley dans *Jude l'obscur* et Tess Durbeyfield dans *Tess d'Urberville*, les personnages de François Blais n'aspirent pas à une vie meilleure, conscients de l'inutilité de leur passage sur terre. Ils savent que malgré les apparences, il n'y a rien de comique sur terre et leur présent « n'est qu'un point immobile dans un labyrinthe » (la quatrième de couverture).

François Blais est l'un des auteurs québécois les plus singuliers des dernières années. Son fulgurant talent d'observation et de synthèse lui permet de mieux cerner la nouvelle société québécoise au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Ses romans présentent une radiographie de la réalité du Québec actuel et nous transportent dans un monde imaginaire qui ressemble à l'univers quotidien des Québécois. Derrière l'ironie et l'humour acidulé toujours présents chez cet auteur se poursuit une réflexion qui ne lâche pas d'un pouce son objet. Ce « Laurence Sterne "actualisé" et modéré par [son] tempérament » (Greif, « Les yeux fertiles... » 179) s'avère un auteur de talent à découvrir.

## Bibliographie

- Arsenault, Mathieu. « François Blais. Entre Dostoïevski et Phantasy Star II ». *OVNI Magazine* 4 (2010). 28—33.
- Audet, René. « Fuir le récit pour raconter le quotidien. Modulations narratives en prose contemporaine ». *temps zéro* 1 (2007), [en ligne]. <http://tempszero.contemporain.info/document84> (consulté le 31 janvier 2014).
- Bergeron, Patrick. « François Blais. *La nuit des morts-vivants* ». « Fiction ». *Nuit blanche, le magazine du livre* 124 (2011). 19.
- Blais, François. *Document 1*. Québec: L'instant même, 2012.
- . *Iphigénie en Haute-Ville*. Québec: L'instant même, 2006.
- . *La classe de madame Valérie*. Québec: L'instant même, 2013.
- . *La nuit des morts-vivants*. Québec: L'instant même, 2011.
- . *Le vengeur masqué contre les hommes-perchaudes de la Lune*. Montréal: Hurtubise HMH, 2008.
- . *Nous autres ça compte pas*. Québec: L'instant même, 2007.
- . *Vie d'Anne-Sophie Bonenfant*. Québec: L'instant même, 2009.
- Boisvert, Richard. « François Blais, *Document 1*: derrière la façade du livre ». *Le Soleil*, le 31 mars 2013. <http://www.lapresse.ca/le-soleil/arts-et-spectacles/livres/201303/30/01-4636283-francois-blais-document-1-derriere-la-facade-du-livre.php> (consulté le 19 septembre 2013).
- Chassay, Jean-François. *L'ambiguïté américaine — le roman québécois face aux États-Unis*. Montréal: XYZ, 1995.
- Chassay, Jean-François. « Reflets des États-Unis dans le roman québécois: une version de l'Amérique ». *Urgences* 34 (1991). 7—19.
- Décarie, Isabelle. « Le quotidien à tout prix. Analyse du retour à l'ordinaire dans *Le drap* d'Yves Ravey et *Un an* de Jean Echenoz ». *temps zéro* 1 (2007), [en ligne]. <http://tempszero.contemporain.info/document69> (consulté le 31 janvier 2014).
- Desmeules, Christian. « Entretien — François Blais, au naturel ». *Le Devoir*, le 18 mai 2013, <http://www.ledevoir.com/culture/livres/378400/francois-blais-au-naturel> (consulté le 7 octobre 2013).
- Duchatel, Annick. « Génération bof, prise deux ». *Entre les lignes: le plaisir de lire au Québec* 4.4 (2008). 7.
- Duchatel, Annick. « Éditeur cherche sang neuf ». *Entre les lignes: le plaisir de lire au Québec* 6.1 (2009). 16—19.

- Greif, Hans-Jürgen. « Document 1 François Blais. ». « Nouveautés — Lectures d'été ». *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec* 8.4 (2012). 33.
- Greif, Hans-Jürgen. « Les yeux fertiles : François Blais, *La nuit des morts vivants*, roman, L'instant même, 2011, 172 p. ». *Mœbius : écritures / littérature* 132 (2012). 173—180.
- Haentjens, Marc. « Cette génération qui (nous) pousse ». *Liaison* 144 (2009). 26—27.
- Lapointe, Josée. « François Blais : les petits riens ». *La Presse*, le 10 février 2013. <http://www.lapresse.ca/arts/livres/201202/10/01-4494675-francois-blais-les-petits-riens.php> (consulté le 8 octobre 2013).
- Laurin, Danielle. « François Blais et l'anodin au peigne fin ». *Le Devoir*, le 11 mai 2013. <http://www.ledevoir.com/culture/livres/377828/francois-blais-et-l-anodin-au-peigne-fin> (consulté le 30 août 2013).
- Monette, Pierre. « Road-novels : le roman-route ». *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec* 2.4 (2006). 30—31.
- Morency, Jean. « L'inscription de la Charte canadienne des droits et libertés dans le contexte littéraire et culturel de l'américanité ». *Zeitschrift für Kanada-Studien* 28.2 (2008). 90—100.
- Morency, Jean. « Un voyage à travers les mots et les images. Sur la piste des romans de la route au Québec ». *Romans de la route et voyages identitaires*. Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt (dir.). Québec : Éditions Nota Bene, 2006. 17—34.
- Morency, Jean, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt (dir.). *Romans de la route et voyages identitaires*. Québec : Éditions Nota Bene, 2006.
- Mottet, Philippe. « Communion et communication dans *Iphigénie en haute-ville* ». *De la fondation de Québec au Canada d'aujourd'hui (1608—2008) : Rétrospectives, parcours et défis / From the foundation of Québec City to Present-Day Canada (1608—2008) : Retrospections, Path of Change, Challenges*. Krzysztof Jarosz, Zuzanna Szatanik et Joanna Warmuzińska-Rogóż (dir.). Katowice : Agencja Artystyczna PARA, 2009. 246—254.
- Tardif, Dominique. « François Blais : les perdants magnifiques ». *Voir Montréal*, le 1<sup>er</sup> mars 2012. <http://voir.ca/livres/2012/03/01/francois-blais-les-perdants-magnifiques/> (consulté le 14 septembre 2013).





*De la littérature française  
à la littérature-monde  
On French literature  
and “World literature”*



